

LA GLACERIE

Sommaire

Identité, Toponymie <i>page 1</i>	Etang des Costils <i>page 16...</i>
Un peu d'histoire ... à savoir <i>page 1...</i>	Vallée de Quincampoix <i>page 16...</i>
Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire <i>page 4...</i>	Tunnel de la Brunerie <i>page 17...</i>
Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événement :	Hippodrome de la Glacerie <i>page 17...</i>
Eglise Notre-Dame <i>page 7...</i>	Théâtre des Miroirs <i>page 18...</i>
Chapelle Saint-Michel <i>page 8...</i>	Source des Roches <i>page 18...</i>
Manufacture <i>page 9...</i>	Cours d'eau <i>page 19...</i>
Village historique des verriers <i>page 11...</i>	Lavoirs, Fontaines <i>page 20...</i>
Musée de la Glacerie <i>page 13...</i>	Croix de chemin <i>page 21...</i>
Château des Roches <i>page 14...</i>	Communes limitrophes & plans <i>page 21...</i>
Manoir de la Fieffe <i>page 15...</i>	Randonner à La Glacerie <i>page 22...</i>
Domaine du château des Ravalet <i>page 15...</i>	Sources <i>page 22...</i>

Identité, toponymie

La Glacerie appartient à l'arrondissement de Cherbourg-Octeville, au canton de Cherbourg-en-Cotentin 2 (ancien canton : Tourlaville), appartenait à la Communauté urbaine de Cherbourg (CUC, 1970-2015).

Depuis le 1^{er} janvier 2016, elle se fonde commune déléguée dans la commune nouvelle Cherbourg-en-Cotentin.

Celle-ci appartenant, depuis le 1^{er} janvier 2017, à la Communauté d'Agglomération du Cotentin (CAC).

Les habitants de La Glacerie se nomment les Glacérien(ne)s.

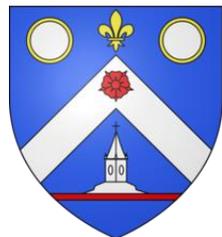
La Glacerie compte 5 867 habitants (recensement 2019)

sur une superficie de 18,7 km², soit 314 hab. / km² (84,2 pour la Manche, 111 pour la Normandie et 116 pour la France).

Le nom de la paroisse est d'abord attesté en tant que hameau sur divers documents au XVIII^e siècle, *Glacerie* (1753-1757-1785), *la Glacerie* (1835-1845), en rapport avec ses principales activités, la manufacture royale de glaces à miroir au milieu de la forêt de Brix.

La commune est officiellement créée en 1901 par le démembrement de celle de Tourlaville.

Située au sud-est de Cherbourg-Octeville, elle est traversée par les vallées du Trottebec et de la Divette. Fortement urbanisée aux abords de l'ancien tracé de la RN13, elle est encore rurale autour du village de l'église.



Le blason de la commune se décline ainsi : « D'azur au chevron d'argent chargé en chef d'une rose de gueules, surmonté d'une fleur de lys d'or, accompagné en chef de deux miroirs d'argent bordés d'or et en pointe d'une tringle aussi de gueules sommée d'un clocher d'argent. »

Officiellement créé le 11 mai 1984, le blason reprend les emblèmes familiaux des dirigeants successifs de la verrerie : la rose rouge pour Antoine de Caqueray, le chevron d'argent pour Richard Lucas de Néhou, et la tringle de gueule de la famille Oury. L'azur rappelle les attributs de Tourlaville tandis que les deux miroirs et la fleur de lys rappelle

que la verrerie fut manufacture royale. Le clocher est celui de la chapelle des Verriers bâtie à la fin du XVII^e siècle.

Un peu d'Histoire... à savoir

✓ Comme précisé plus haut, La Glacerie ne naît qu'à l'implantation d'une manufacture de verre au XVII^e siècle sur le territoire de la paroisse de Tourlaville, dans la forêt de Brix. A cette époque, tout n'est que forêt, « au milieu d'un pays bossu et couvert de bois fort épais » comme l'écrit Vauban en 1686, et n'existe qu'une route reliant Cherbourg à Brix.

Vers 1655, Richard Lucas de Néhou (décédé en 1675) écuyer et seigneur de Néhou, profitant du bois à disposition, implante dans la vallée du Trottebec une fabrique de verre et de glaces. Un village dit des Verriers se forme autour. Dix ans plus tard, Colbert crée la Compagnie des glaces à Paris, au faubourg Saint-Antoine, contre le monopole vénitien de la miroiterie (La République de Venise exportait le verre de Venise, très réputé, dans toute l'Europe). Celle-ci se rapproche de la manufacture de Lucas de Néhou, à laquelle sont accordées des lettres patentes en 1665. Sous le nom de manufactures royales de Saint-Gobain, ces usines se développent à la faveur de l'interdiction d'importation en 1672 décidée par Colbert : les glaces sont soufflées à Tourlaville et polies à Paris. La verrerie produit notamment les miroirs de la galerie des glaces du château de Versailles et l'optique de l'Observatoire de Paris. (cf. § Manufacture royale des Glaces et § Village des verriers).

✓ En 1901, la commune de La Glacerie est officiellement créée. Le décret signé d'Émile Loubet (1838-1929), président de la République (1899-1906), est publié le 28 mars et promulgué le 17 avril. D'abord fixé au hameau de l'Église, le chef-lieu de la commune fut transféré à celui des Rouges-Terres en 1907. Henri Menut (1841-1924) devient son premier maire. Il l'est toujours quand éclate la Première Guerre mondiale, et le sera jusqu'en 1909.



✓ Dès l'entrée en guerre de la France, en 1914, le château de Tourlaville, qui se situe à 2.5 km au nord du village de la Verrerie (église de La Glacerie), alors inoccupé par son nouveau propriétaire, est immédiatement réquisitionné par les autorités. Et cela tant que durera le conflit. L'ancienne demeure seigneuriale des Ravalet est alors prise en main par la Women's imperial service league. Mis en service le 6 novembre 1914, cet hôpital militaire franco-anglais accueille ses premiers patients, deux jours plus tard, le 8 novembre.

Uniquement des femmes pour faire tourner cet hôpital, directrice, médecins, infirmières, et aides-soignantes. Il est dirigé par Florence Ada Stoney (1870-1922), médecin irlandaise et première femme radiologue au Royaume-Uni. Pendant la première Guerre mondiale, elle sert à l'étranger en tant que chef du service de radiologie et du personnel des hôpitaux de fortune, comme ici au château des Ravalet.

Les soldats blessés en provenance des ports de Dunkerque ou de Calais sont acheminés à cet hôpital via Cherbourg.

Mais un tel château n'est pas idéal pour servir d'hôpital ! Son installation jugée primitive a certainement été la cause de sa fermeture à peine cinq mois après. Malgré tout, il aura permis de prendre en charge plus de 120 patients. Malheureusement, dix d'entre eux succomberont à leurs blessures, le plus souvent par septicémie généralisée.

En 1917, des contingents de soldats alliés y séjourneront jusqu'en 1919.

Pendant cette guerre, 51 Glacériens meurent au combat. L'érection d'un monument aux morts est décidée en novembre 1917, et il est inauguré le 4 septembre 1921. (cf. § Monument aux morts).

✓ En juin 1940, les troupes allemandes du général Rommel envahissent le Cotentin. Malgré la farouche résistance des soldats français, mal armés et, pour nombre d'entre eux, démoralisés après le discours du Maréchal Pétain appelant à « cesser le combat », et le pilonnage de l'artillerie française sur l'ennemi, rien n'y fait. Cherbourg capitule le 19 juin.

Dans l'agglomération cherbourgeoise, les bombardements par les avions anglais sont fréquents. Les autorités allemandes ont exigé que toutes les lumières des habitations soient voilées de bleu pour ne pas servir de repère aux avions. On en dénombre 65, dont un par la marine britannique. Celui du 11 octobre 1940, fut particulièrement meurtrier. Cherbourg recense à la Libération 299 victimes, 1.805 maisons détruites ou inhabitables sur 4.980 immeubles. Les communes voisines : Equeurdreville, Tourlaville, Octeville, La Glacerie, totalisent 252 morts. Le champ d'aviation de Gonnevilliers-Maupertus, les localités voisines des rampes de lancement en construction : Couville, à partir du 11 novembre 1943 ; La Glacerie, La Pernelle, et celles situées sur la côte du Cotentin depuis la fin d'avril 1944, sont particulièrement exposées. Dès le mugissement des sirènes d'alerte, souvent en pleine nuit, la plupart des habitants se réfugient dans les abris hâtivement construits ou dans les caves des immeubles.

✓ La Glacerie est une pièce maîtresse de la forteresse de Cherbourg imaginée par les Allemands. Le 20 avril 1944, vers 19 heures, l'aviation anglo-américaine, voulant cibler un site stratégique allemand, l'entrepôt de munitions stockés par les Allemands dans le bas des Câbles, bombarde une ligne Brix-Martin-La Glacerie et pilonne par erreur le hameau de la Verrerie avec plus d'une centaine de bombes.

Seize corps, dont ceux de neuf enfants et de deux adolescents, sont sortis des décombres du village, douze blessés secourus, parmi lesquels une femme qui succombe quelques jours plus tard.

Stratégique, la prise du port de Cherbourg va provoquer des combats acharnés. Avec la progression des forces américaines, les bombardements se multiplient, surtout, à partir du 17 juin. Quelques jours auparavant, le 11, une dizaine de bombardiers ont mis à mal le dépôt de chemin de fer de la Vallée de Quincampoix. Les assauts s'intensifient. La bataille est telle que les habitants ont l'impression d'être au front.

Entre le 21 et 23 juin, 53 habitants vont périr en de nombreux secteurs de La Glacerie, porte d'entrée de l'agglomération.

Des plaques du Souvenir français rappellent aux passants leur sacrifice. Ils seront seize au quartier de La Loge, six au hameau Truffert, huit au hameau Luce.

Et il y a les vingt-trois morts du bas de la rue Lucet (à la frontière avec Cherbourg-Octeville). Il s'agissait de personnes venues se réfugier dans un abri de fortune, sur lequel tombera une bombe, le 22 juin. Ensevelis, leurs corps ne seront dégagés que quinze jours plus tard.



Château de Tourlaville



Dégâts après le bombardement sur le hameau de l'Eglise à La Glacerie, le 20 avril 1944

Le décompte macabre auquel se livrent alors les autorités est d'autant plus douloureux que tout le monde a en tête les morts du bombardement du 20 avril 1944.

Le 24 juin, les Gi's sont aperçus. Après plusieurs jours de combats acharnés, leur poussée est victorieuse. La Glacerie est libérée le 25 juin 1944. Cherbourg l'est à son tour le lendemain.

Avec ses 70 victimes civiles, dont de nombreux enfants, La Glacerie est la plus éprouvée de la région. À ce titre, la Croix de guerre avec étoile de bronze lui sera décernée en 1948.

Prise d'assaut des points d'appui de La Glacerie par la 79^e division d'infanterie américaine (24 juin 1944).



✓ A la libération, l'armée américaine, qui a fait des Millions des milliers et des milliers de prisonniers, allemands notamment, mais également lituaniens, estoniens, etc. décide d'aménager des camps d'enfermement pour abriter et contrôler ces militaires vaincus.

Le premier est créé le 1^{er} août 1944 à La Glacerie, au lieu-dit La Motterie (quartier des Rouges Terres), et mis en service en octobre 1944.

Le camp de prisonniers couvre une surface de 56 hectares sur lesquels sont construites plusieurs centaines de cabanes, ainsi qu'un camp de transit et un petit camp de travail.

Il abrite 28 000 prisonniers en mai 1945. Ils sont principalement affectés au déchargement dans le port de Cherbourg, à la reconstruction, au déminage, ainsi qu'aux travaux agricoles. Une dizaine d'autres camps, plus petits, existaient dans le Cotentin.

Après avoir été remis aux autorités françaises (11 août 1945), et fermé en octobre 1946, les cabanes sont brûlées, matériels récupérés et terrains nivelés au bulldozer.



Des fouilles des vestiges de ce camp sont entreprises en 2006. Près de 4 000 objets sont trouvés (flacons de médicaments, objets personnels, fragments de mobilier...). Ils donnent des détails inédits sur la vie au quotidien des prisonniers et révèlent l'existence d'un vaste système D au sein du camp permettant à ses occupants d'améliorer leur condition.

✓ La Communauté Urbaine de Cherbourg (CUC), créée le 1^{er} janvier 1971, regroupait les communes de l'agglomération cherbourgeoise. Dès les années 1920, le maire d'Equeurdreville, Hippolyte Mars (1870-1959), lance l'idée de la création d'un « Grand Cherbourg ». En 1941, un syndicat intercommunal est créé pour la construction et la gestion de l'abattoir.



Puis vingt ans plus tard, se crée un syndicat mixte entre Cherbourg, Octeville et La Glacerie pour la gestion de l'assainissement.

La Communauté urbaine de Cherbourg est donc fondée par un décret du 2 octobre 1970 et elle devient effective le 1^{er} janvier 1971. Six communes la composent alors : Cherbourg, Equeurdreville-Hanneville (villes fusionnées en 1965), La Glacerie, Octeville, Querqueville et Tourlaville, rassemblant ainsi 81 598 habitants. Elle est dissoute, le 31 décembre 2015, du fait de la création de la commune nouvelle Cherbourg-en-Cotentin par l'ensemble de ses communes membres.

✓ La commune nouvelle, Cherbourg-en-Cotentin, est donc créée le 1^{er} Janvier 2016 par la fusion de Cherbourg-Octeville (communes fusionnées le 1^{er} mars 2000), Tourlaville, Equeurdreville-Hainneville (communes fusionnées en 1965), Querqueville et La Glacerie.



Ces villes prennent le statut de communes déléguées. Avec environ 79 200 habitants, elle est la ville la plus importante du département de la Manche.

Cherbourg-en-Cotentin est l'une des trois préfectures maritimes françaises, avec Brest et Toulon. Son port militaire abrite un arsenal spécialisé dans la construction des sous-marins, aujourd'hui à propulsion nucléaire. C'est aussi un port de voyageurs, un port de commerce, un port de pêche et un port de plaisance actif.

✓ Dans le cadre de la Réforme Territoriale, une nouvelle intercommunalité du Grand Cotentin (la CAC), est née depuis le 1^{er} janvier 2017, regroupant l'ensemble des EPCI de la Presqu'île (Val de Saire, canton de Saint-Pierre-Eglise, la Saire, Cœur du Cotentin, Vallée de l'Ouve, Douve Divette, Les Pieux, Côte des Isles, région de Montebourg), les communes nouvelles (Cherbourg-en-Cotentin et La Hague), soit 150 communes représentant 181 897 habitants.



Le Conseil communautaire de la nouvelle Communauté d'agglomération « Le Cotentin » est composé de 221 délégués, dont 59 pour Cherbourg-en-Cotentin.

Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire

- **Richard Lucas de Néhou** (1624-1675), écuyer, seigneur de Néhou, né à Lestre au manoir de la Hougue, est le fondateur en 1656, de la verrerie de Tourlaville, qui deviendra dix ans plus tard la manufacture royale (voulue par Colbert) qu'il dirige jusqu'à sa mort.

Conformément à son privilège de 1655, accordé pour trente ans, il y fit fabriquer toutes sortes de cristaux, verres à vitres, à lunettes, et tous autres ouvrages de verrerie. A force d'application, il réussit, avec son neveu (ci-dessous) à trouver le secret des verres blancs et des glaces à miroir.

Lucas de Néhou meurt à Tourlaville où il est inhumé le 26 décembre 1675. Marié en 1658 avec Renée Simon, il n'aura pas d'enfants, c'est donc l'aîné de ses neveux, Guillaume Lucas de Bonval (1641-1712), fils de son frère Antoine qui lui succède à la tête de la manufacture, de 1675 à 1720.

Cette manufacture devenue très célèbre, a donné son nom à la commune qui en perpétue le souvenir.

Un groupe scolaire de La Glacerie porte son nom, de même des rues de Tourlaville et de La Glacerie.

- **Louis Lucas de Néhou** (1642 ou 1653-1728), frère de Guillaume Lucas de Bonval cité plus haut, né à Lestre au manoir familial, maître verrier, est l'inventeur en 1691 du procédé de fabrication du verre par coulage.

Il travaille d'abord dans la verrerie familiale de Tourlaville, où il est formé par son oncle Richard, puis dans les verreries parisiennes, en 1688 à la compagnie Baigneux, et ensuite à la compagnie Thévert qui achète la verrerie Saint-Gobain en 1693.

En 1693, la verrerie de Saint-Gobain s'établit en Picardie à Saint-Gobain (Aisne), qu'il dirige de 1693 à 1696, puis de 1711 à 1728.

Il travaille à la mise au point du procédé de coulage du verre en table pour la fabrication des grandes glaces. Il adapte en réalité le procédé imaginé par Bernard Perrot (1640-1709), maître verrier piémontais le plus célèbre du siècle de Louis XIV, installé à Orléans et spécialisé dans la fabrication d'objets décoratifs en verres.

Cette Manufacture a servi à la fabrication des glaces de Versailles qui étaient acheminées par un canal.

Des familles de la région de Tourlaville sont allées s'implanter dans cette région et peut-être inversement.

Doté d'un tempérament énergique et très conscient de sa valeur, il fit preuve jusqu'à sa mort en 1728 de réelles qualités d'organisateur à Saint-Gobain : il mena à bien la construction des bâtiments destinés au coulage et adapta l'outillage existant aux nécessités de cette technique innovante.

Il meurt le 12 juillet 1728 à la Manufacture de Saint-Gobain, âgé d'environ 75 ans.

Lucas de Néhou a donné son nom à un lycée spécialisé sur les arts du verre et les structures verrières, situé à Paris, 4, rue des Feuillantines Paris 5^e et 19, rue Friant, Paris 14.

- **Emile Bertin** (1840-1924), né à Nancy et mort à La Glacerie, est un savant, polytechnicien et ingénieur du Génie maritime.

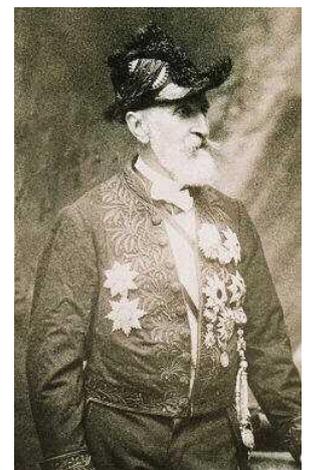
Auteur de nombreuses innovations dans la marine militaire et civile, Émile Bertin fit les plans et participa à la construction d'environ 150 bâtiments de surface. Créateur de la marine militaire japonaise durant l'ère Meiji (il passa 4 ans au Japon), il fut ensuite à la tête des constructions navales françaises pendant une décennie.

Il conduisit ainsi la France, dès 1898, au deuxième rang des marines mondiales, derrière le Royaume-Uni. Il est l'auteur de plus de 50 ouvrages ou mémoires scientifiques et techniques.

A l'âge de 18 ans il entre à l'École polytechnique. Deux ans plus tard, il opte pour le corps du Génie maritime.

Il fait ses premières armes à l'arsenal de Cherbourg dès 1863. Il y apprend son métier et se trouve souvent en présence de problèmes pratiques qui l'obligent à observer, à réfléchir et à innover. Entre 1863 et 1871, hésitant entre la construction navale et le droit, il se fait connaître par d'importants travaux sur l'assainissement et la ventilation des navires à vapeur, en particulier des transports, pour éviter les épidémies à bord.

Début 1866, il étudie les questions de haute mécanique particulièrement ardues sur les vagues, les lois des mouvements de l'eau, de la houle, du roulis, du tangage, de l'action sur les navires d'une mer agitée ; pour lui, « il n'y a pas de science véritable indépendante de la pratique ». En même temps qu'il était un ardent défenseur de la stabilité, des qualités nautiques du navire, Émile Bertin était aussi un incondicional de la vitesse. Il écrit de nombreuses études sur ces sujets. Il invente la manche à air. Il étudie également les problèmes de renflouement des navires, un procédé de conservation des carènes par l'action électrique, effectue des travaux sur les progrès de la thermodynamique en France... Le dernier modèle de ces « stabilisateurs » siècle équipait des paquebots au milieu du XX^e.



Pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871 (parfois appelée guerre franco-prussienne ou guerre de 1870), Emile Bertin est désigné pour prendre en charge, à l'arsenal, la production de matériel d'artillerie et celle des munitions pour les besoins de la force navale. Il est également chargé d'établir une ligne de défense efficace à hauteur de Carentan où pourrait se replier, en cas de besoin, la division défendant le Calvados, en se servant de la rivière Douve. (Inondation de la zone marécageuse entre Carentan et la côte ouest du Cotentin).

Après la guerre, il reprend ses activités de chercheur et de constructeur. Il propose un système de cloisonnement des navires, une conception fort en avance sur son temps. C'est ainsi qu'il établit les plans du remarquable éclairer d'escadre *Milan*, du suivi également de la construction du *Sfax*, premier bâtiment et premier croiseur à tranches cellulaires. Dès 1885, 17 navires étaient construits avec le « caisson Bertin », 10 ans plus tard il y en avait déjà 220.

A partir de 1885, il est en mission exceptionnelle de coopération technique française au Japon, à la demande de l'empereur Mutsuhito et du gouvernement japonais. Sa première tâche est de mettre un terme à l'infériorité de la flotte japonaise vis-à-vis de la flotte chinoise. Les relations du Japon avec la Chine s'enveniment.

Sur les plans d'Émile Bertin, plusieurs navires de guerre sont construits, notamment le *Matsushima* construit à La Seyne-sur-Mer.

Vitesse, puissance de feu et formation de combat en ligne de file étaient les leitmotifs de Bertin. Il réorganise de fond en comble l'arsenal primitif et fait construire plus d'une soixantaine d'arsenaux ultra-modernes.

Dès lors, la flotte japonaise devenue puissante, joue un rôle considérable en Asie. Les navires de Bertin, en particulier les croiseurs de 4 300 tonnes, constituent le noyau de la flotte japonaise de l'amiral Ito qui bat les escadres chinoises dans la célèbre bataille navale, au large de l'embouchure du Yalu, le 17 septembre 1894, à la frontière sino-coréenne.

À son départ, le monde entier le considérait comme le créateur de la marine militaire moderne japonaise, qui devait quelques années plus tard amener le Japon au rang des premières puissances navales mondiales. Bertin fut considéré par les Japonais eux-mêmes, à l'époque, comme le pionnier de cette évolution et le fondateur incontesté de la marine militaire japonaise. Émile Bertin, pendant ses quatre années au Japon, sera la seule personnalité occidentale de Tokyo à bénéficier de la présence, devant son domicile, d'une garde d'honneur de quatre policiers en grande tenue et d'un inspecteur, en civil. Une grande statue sur piédestal avait été placée à l'arsenal impérial de Yokosuka, arsenal qui fut totalement repensé et réorganisé par l'ingénieur français.

A son retour en France, en 1890, il est nommé sous-directeur des constructions navales du port de Toulon, l'année suivante nommé à la tête de la direction des constructions navales de Rochefort, puis promu ingénieur général de deuxième classe du Génie maritime (équivalent à un général de brigade dans l'armée de terre).

En 1895, il est appelé au ministère de la Marine comme directeur central des constructions navales françaises et deux ans plus tard il est promu au grade d'ingénieur général de 1^{ère} classe du Génie maritime (équivalent à un général de division dans l'armée de terre), un poste très important qu'il conserve dix ans jusqu'à ce qu'il atteigne la limite d'âge. Il contribue ainsi à la création de l'importante flotte de cuirassés français, qui conduit la France, dès 1898, au deuxième rang des marines mondiales avec 400 000 tonnes, derrière la Grande-Bretagne, et très largement devant la Russie, l'Italie et l'Allemagne.

Le bassin des carènes, rebaptisé DGA Techniques hydrodynamiques (à Paris puis au Val-de-Reuil depuis 2010), est le plus ancien laboratoire d'hydrodynamique et hydroacoustique navales au monde, depuis sa mise en service en 1906 et créé par Bertin.

Dès 1905, sa retraite est active en publiant des mémoires sur divers sujets d'ordre technique. Il donne de nombreuses conférences. Il préside la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, (1909-1912).

En 1907, il est chargé, en qualité de commissaire général, de l'organisation de l'exposition maritime internationale de Bordeaux.

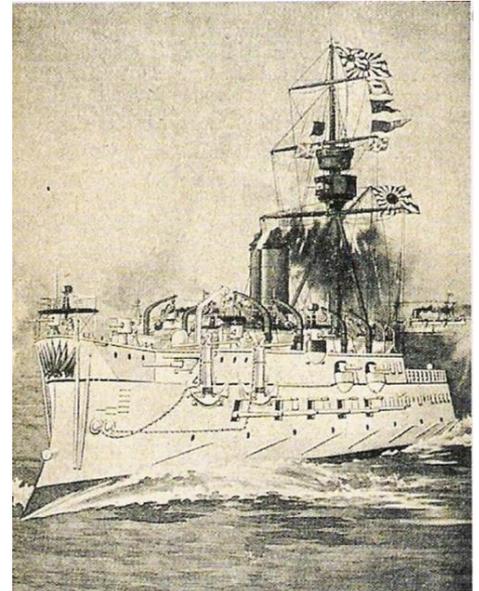
Emile Bertin meurt le 22 octobre 1924 à 84 ans. Il est inhumé à La Glacerie.

Un sacré bonhomme !

- Plusieurs enfants de la commune ont donné leur vie pour la Liberté de la Première Guerre mondiale, puis lors de la Seconde Guerre mondiale. Et enfin lors des guerres d'Indochine et d'Algérie.

51 noms de soldats de la Première Guerre mondiale apparaissent sur le monument aux morts, et donc impossible de les énumérer ici. 21 d'entre eux sont natifs de Tourlaville (La commune de La Glacerie étant créée en 1901).

Ces soldats de 14-18, qui se battaient dans les tranchées, étaient surnommés « les poilus », expression qui désignait une personne courageuse, virile. Il semble que cette expression vient de celle-ci « brave à trois poils »



Le *Matsushima*, vaisseau amiral de la marine japonaise construit sous la direction de Bertin.



énoncée par Molière. Il l'utilisait également pour signifier un homme faisant preuve de beaucoup de courage. C'est pourquoi les soldats de 14-18 étaient surnommés ainsi, que ces derniers n'utilisaient d'ailleurs pas et s'appelaient « les hommes ».

Plus de 1.3 million de militaires décédés au cours de la Grande Guerre ont obtenu la mention « Mort pour la France ». Le deuil de la Grande Guerre a déterminé les communes à rendre hommage à leurs morts pour la Patrie. Dans les années 1920-1925, ce sont quelque 36 000 monuments aux morts qui furent érigés malgré les difficultés de la reconstruction. Leur construction commence dans l'immédiat après-guerre, mais se prolonge tout au long du XX^e siècle.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, 6 soldats de la commune (nés ou domiciliés dans la commune) sont morts pour la France : **Chabert André** (1915-1940), **Dorey Camille** (1902-1939), **Hubert Pierre** (1899-1940), **Le Barbanchon Joseph** (1915-1940), **Moulin Eugène** (1914-1940) et **Saus-saye Edouard** (1923-1945)

Mais aussi, 2 résistants :

Louis Lelaidier (1921-1944), né à La Glacerie, résistant de la Manche, « Mort pour la France ». Le 25 avril 1942, il est arrêté pour avoir coupé des câbles téléphoniques allemands en six endroits. Emprisonné à Cherbourg, il est transféré à Saint-Lô : il est fusillé pour l'exemple au Polygone le 9 mai 1942.

Ouvrier agricole, il était célibataire et habitait chez ses parents au hameau Truffert. Une rue à La Glacerie honore sa mémoire.

René Leseigneur (1093-1944), né à Cherbourg, résistant de la Manche, « Mort pour la France ».

Agent technique à l'Arsenal de Cherbourg vivant au village de La Loge à La Glacerie, il rejoint le réseau Alliance dont fait partie son cousin, **Georges Thomine** (1906-1944). Il devient un informateur précieux, notamment sur les fortifications allemandes.

Arrêté le 17 mars 1944, à Brix, il est incarcéré à la prison de Saint-Lô dans laquelle il est blessé lors du bombardement allié du 6 juin. Il décède une semaine plus tard à l'hôpital provisoire.

Georges Thomine, patron pêcheur, était membre du réseau « Alliance » sous le pseudonyme de « Cachalot ». Résistant très actif, il recueille de nombreux renseignements sur les troupes allemandes et les fortifications côtières. Victime de la rafle qui frappa le réseau « Alliance » au printemps 1944, il fut arrêté le 17 mars. Conduit à la maison d'arrêt de Caen, il y a été exécuté sommairement par les nazis le 6 juin 1944, comme plusieurs dizaines d'autres patriotes.

Bizarrement, rien ne commémore la mémoire d'un autre résistant, **Marcel Bosquet** (1901-1943), né à La Glacerie, « Mort pour la France ». Il est le fils de Louis et Marie Joséphine Desprès, instituteurs à La Glacerie.

Il exerce le métier d'artisan sculpteur à Saint-Servan-sur-Mer (Ille-et-Vilaine) où il vit. Arrêté par la Gestapo le 6 juillet 1943 à Saint-Malo, il est incarcéré à la prison Jacques-Cartier de Rennes, puis transféré le 24 octobre à Fresnes. Condamné à mort par un tribunal allemand à Paris, il est fusillé au Mont-Valérien le 2 décembre 1943 avec six autres malouins du réseau Jade-Fritzroy et quatre Polonais.

2 personnes déportées mortes en Allemagne : **Louis Bonamy** (27 ans) et **Lucien Ernest Le Goupillot** (1920-1944), né à La Glacerie, est déporté le 12 avril 1943 au départ de la gare de Tryes en direction de Fribourg-en-Brigau. Déporté "NN", il est incarcéré dans l'une des prisons de Francfort-sur-le-Main où il trouve la mort le 11 décembre 1944.

Et il eut 63 civils victimes des bombardements.

Mort pour la France en AFN-Algérie : **Hubert dit Lacroix André** (1932-1956)

Mort en opérations ext. en 2004 : **Emmanuel Tilloy**, 24 ans. Tué lors de l'opération Licorne en Côte d'Ivoire).

- **Henri Menut** (1841-1924), né à Paris et mort à Cherbourg, fut le premier maire de La Glacerie, après avoir été maire de Tourlaville.

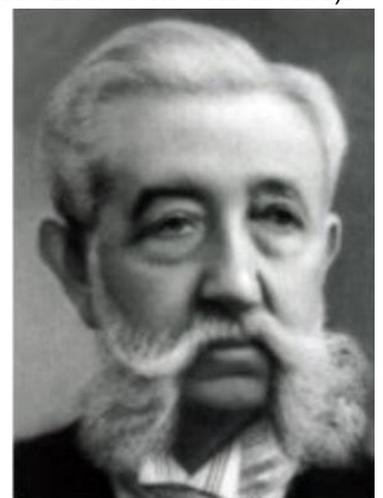
Installé avec sa famille en 1849 à Cherbourg, suite à la nomination de son père comme responsable de l'usine à gaz d'Equedreville en construction, il devient ingénieur des Arts et métiers.

Il dirige une briqueterie quand il entre au conseil municipal de Tourlaville en 1868. Devenu adjoint, il est élu maire de cette ville en 1890, et conserve son mandat jusqu'à sa révocation en 1892.

Après la scission du village des verriers d'avec Tourlaville, il bat Charles Maurice Cabart-Danneville (1846-1918), sénateur de la Manche et maire de Tourlaville (1900-1901), et devient le premier maire de La Glacerie, en 1901. Réélu en 1904, 1908 et 1912, il ne se représente pas aux élections de 1919. Notable local, il cumule plusieurs titres. Fêré d'histoire locale, il publie également une *Histoire de La Glacerie*, et fonde le musée de la manufacture royale des glaces, ouvert en 1913 et détruit lors des bombardements de juin 1944.



Le monument aux morts de La Glacerie est un obélisque sur socle portant croix latine, palme et croix de Guerre 1939-1945.



Une rue de Cherbourg-Octeville porte son nom, ainsi qu'un groupe scolaire de La Glacerie, et une salle de sports.

- **Charles Maurice Cabart-Danneville** (1846-1918), né à Paris, et décédé à La Glacerie où il est inhumé, est issu d'une vieille famille normande illustrée par Jean Baptiste de Beauvais, prédicateur talentueux de Louis XV, évêque de Senez, fils unique de Charlotte Luce (parente de la famille Cabart), et par Charles-François Lebrun, duc de Plaisance et troisième consul, (l'arrière-grand-oncle de Charles).

Il est licencié ès sciences. Officier pendant la guerre de 1870, et décoré pour ses faits de guerre, il est conservateur des Eaux et Forêts, et fut également professeur à l'école Arago à Paris, devenue lycée Arago aujourd'hui, et examinateur à l'hôtel de ville de Paris.

Possédant au Becquet, à Tourlaville, une propriété à laquelle il est très attaché, il envisage, en 1885, de faire une carrière politique dans la région. Il est élu député de Cherbourg en 1889 et réélu en 1893, sénateur de la Manche en 1897 jusqu'à sa mort. Il est maire de Tourlaville de 1900 à 1901. Il échouera face à Henri Menut pour être maire de La Glacerie.

Il est l'auteur d'un grand nombre de propositions de lois et de rapports. Il fait percer l'une des digues du port de Cherbourg, la digue de Collignon, pour que les pêcheurs puissent se mettre rapidement à l'abri de la rade, en cas de gros temps, il s'agit de la passe Cabart-Danneville.

- **Maurice Cabart-Danneville** (1886-1942), fils de Charles Maurice (ci-dessus), est un excellent médecin, souvent des pauvres. En 1928, il est élu conseiller général de Cherbourg puis l'année suivante conseiller municipal de Cherbourg. En 1930, il est élu sénateur de la Manche (comme son père), puis réélu en 1933, mandat qui prend fin le 31 décembre 1941.

Il ne prend pas part au vote des pleins pouvoirs à Pétain en 1940, et se retire volontairement de la scène politique, se réfugiant dans sa propriété des « Sorbiers » à La Glacerie.

Il est inhumé dans le cimetière de La Glacerie.

La photo ci-contre le docteur Maurice Cabart-Danneville avec son épouse Marguerite Hébert. Ils n'auront pas de descendance.

- **Hélène-Renée Cabart-Danneville** (1891-1974), fille de Charles, marié en deuxième noces avec Hélène Léonie Carrier (1863-1845), demi-sœur de Maurice (ci-dessus) est une artiste peintre.

Elle travaille le piano à la Schola Cantorum de Paris (établissement privé d'enseignement supérieur de musique, d'art dramatique et de danse) avec le compositeur Vincent d'Indy. Elle apprend la peinture à l'Académie Julian qui est une école privée de peinture et de sculpture très réputée.

Ses tableaux peints presque tous à l'extérieur, reflètent son attachement pour La Glacerie.



Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événements...

- **Eglise Notre-Dame de la Délivrance (XIX^e)**

L'église est construite dès 1842 et bénie le 4 octobre 1846, au village de La Verrerie, grâce à l'abbé Régnet, chanoine honoraire du Chapitre royal de Saint Denis, de Coutances et de Digne.

En 1919, elle bénéficie d'une réfection (commande du curé P. Lecroisey) réalisée par les établissements R. Sottile, aussi dénommée Société cherbourgeoise de matériaux de construction (SCMC).

En 2006, profitant de la nécessité de refaire douze vitraux, les élus décident de rendre hommage à l'ancienne manufacture royale des glaces. Quatre vitraux sont rénovés, les huit autres sont remplacés par des baies contemporaines conçues et réalisées par le maître verrier Michel Petit (maître d'art, chevalier des arts et lettres), retraçant l'histoire de la fabrication du verre et le rôle des hommes qui furent à l'origine de la création de la manufacture.

Plus ancienne, la chapelle des verriers fut construite entre 1667 et 1669. Après la messe, les ouvriers de la manufacture s'assemblaient sur son parvis afin d'entendre la lecture des ordres venus de Paris.

L'édifice est orienté selon un plan allongé, se composant d'un clocher-porche de plan rectangulaire, d'une nef à quatre travées, suivie d'un



Le clocher-porche (façade ouest)

transept saillant donnant place au chœur qui se termine par un chevet polygonal.



Sa façade ouest correspond au clocher-porche, à quatre niveaux surmontés d'une flèche polygonale. Le premier niveau est percé d'une vaste porte en arc brisé comportant une verrière à remplage, et le deuxième comporte un oculus central. Une tourelle en poivrière polygonale flanque l'angle sud-ouest de cette tour sur ses deux premiers niveaux, et se termine par une petite flèche polygonale. Les troisième et quatrième niveaux de la tour occidentale sont polygonaux et accueillent la flèche sommitale. Les murs gouttereaux de la nef, couverte d'un toit à pans, sont ajourés de baies, et les deux bras du transept se terminent au sud et au nord par des murs pignons. Le chœur, couvert d'un toit à pans, laisse place au chevet polygonal qui ferme l'édifice à l'est.

- **Chapelle Saint-Michel (XX^e)**

Si l'idée de créer un cimetière aux Rouges-Terres, et donc de construire une chapelle pour le desservir, a été abandonnée aussitôt émise en conseil municipal en 1907, le quartier, couvrant la côte des Rouges-Terres, la Maison-Bertrand, la Banque-à-Genêts, la Pierre-Butée, la Bricquerie et le Haut-Cloquant, se développe indépendamment du bourg.

Aussi, après la libération de la commune, l'abbé Contentin décide d'ouvrir une petite chapelle, simple baraque en bois installée par les Américains à la fin de la Seconde Guerre mondiale pour les prisonniers du camp de La Fieffe et attribuée gratuitement par la municipalité à la paroisse le 9 mars 1946.

Elle est sanctifiée le 29 septembre 1946, jour de la saint Michel, d'où son nom. Une statue du saint patron est bénie en septembre 1948, puis une de saint Joseph en janvier 1949.

Le secteur comprend alors quatre fois plus d'habitants, et la construction de lotissements y est prévue. L'abbé Bosquet propose donc l'édification d'une chapelle en dur, dont il expose les plans lors de la fête paroissiale de la Saint-Michel en 1949. L'année suivante, l'évêque Jean Guyot donne son autorisation aux travaux après une visite privée sur place.

Les fondations sont creusées par les paroissiens eux-mêmes sur un terrain offert par Pierre Nicollet. La première pierre est bénie le 9 juin 1952 lors d'une visite officielle de l'évêque qui revient voir l'avancement des travaux le 5 mai 1954. Les travaux sont ensuite pris en charge par l'entreprise Turrou, qui a travaillé sur l'église Saint-Jean-des-Carières (Tourlaville), mais faute d'argent, ils s'arrêtent six mois en 1953, puis à nouveau en janvier 1954.

Inachevée, la chapelle accueille le 2 octobre 1955 la bénédiction par le vicaire général Simonne de la croix en fer forgé réalisée par Albert Desprez et posée le lendemain sur le toit du bâtiment.

La chapelle de béton est bénie le 26 octobre 1956 par le chanoine Milcent, curé-archiprêtre de Cherbourg, son maître-autel, en granit poli gris-bleu de Vire, le dimanche 28 par le vicaire Simonne.

Le 30 octobre 1960, la chapelle reçoit les fonts baptismaux de l'ancienne église d'Auxais.

La forme de chapelle, œuvre de l'architecte parisien Pierre Pinsard (1906-1988), évoque à l'époque de sa construction celle d'un hangar à avions. Sa couverture est en aluminium.



La Glacerie ne naît qu'à l'implantation d'une manufacture de verre au XVII^e siècle sur le territoire de la paroisse de Tourlaville

- **Manufacture royale des glaces (XVII^e)**

Au XVIII^e siècle, cette manufacture était une entreprise industrielle de premier plan grâce à la mise au point du coulage des glaces par Louis Lucas de Néhou à la fin du siècle précédent.

L'établissement emploie jusqu'à 486 ouvriers puis décline jusqu'à une première fermeture de 1702 à 1713 et une réaffectation en fabrique de salpêtre sous la révolution française.

Au cours de son activité, entre 1667 et 1834, elle agglomère progressivement autour d'elle des habitations et un village des verriers (cf.

§ Village des verriers), qui deviendra plus tard la commune de La Glacerie (1901).

Dès le X^e siècle, les verriers avaient acquis en France une grande importance, une certaine notoriété avec des privilèges... de là, les gentilshommes verriers.

Dans la première moitié du XVI^e siècle, Pierre de Belleville, originaire de Bézu-la-Forêt (27), verrier dans cette paroisse chez Jean de Cacqueray, fonde une verrerie au hameau du Breuil à Couville – A Couville, un hameau porte ce nom, mais légèrement modifié, de Breuil, ne comportant que deux petites maisons. A quelques mètres de ces maisons, une parcelle est cadastrée sous le nom « la Verrerie », là où vraisemblablement Pierre de Belleville avait établi sa fabrication –

C'est cette famille de Cacqueray (Philippe) qui a débuté au XIV^e siècle la fabrication du verre plat appelé « *verre de France* », et qui installa la verrerie royale de La Haye à Bézu-la-Forêt. Elle laisse dans l'histoire le souvenir des grands noms de l'art verrier et de leurs œuvres, faisant partie des quatre familles de Normandie distinguées gentilshommes verriers : les Bongard, les Brossard, les Vaillant et les Cacqueray. On les appelait « Messieurs ».

En 1549, Pierre de Belleville la transfère à Brix et deviendra vers 1750 une bouteille dans les mielles de Tourlaville.

Vers 1560, la famille de Belleville ouvre une autre verrerie à Tourlaville, dans la vallée du Trottebecq, à la lisière nord de la forêt de Brix. Elle échoit à la famille Cacqueray au début du siècle suivant.



Richard Lucas de Néhou

A la suite d'Antoine de Cacqueray, Richard Lucas de Néhou (1624-1675) en devient propriétaire en 1655. Il obtient de Colbert (1619-1683) alors chargé de la gestion de la fortune du cardinal Mazarin (1602-1661), ministre principal (1^{er} ministre) sous la régence d'Anne d'Autriche (Louis XIV n'a alors que 17 ans), le privilège du travail du verre à Tourlaville, et fonde un nouvel établissement destiné à fabriquer « toutes sortes de cristaux, verres à vitre, à lunettes, et tous autres ouvrages de verrerie ». Le site de production a désormais le nom de « La Glacerie ».

Dans deux halles, il place un fourneau pour la réalisation de « verre commun plat » et un autre pour la fabrication de « glaces, verres et autres ouvrages de cristal ». L'établissement est également doté d'un moulin à piler et d'une forge à laver les sables.

Grâce à de nouvelles techniques de lessivage des matières premières, Richard Lucas de Néhou aurait été le premier à réaliser du verre blanc transparent en France, quand il est traditionnellement verdâtre, ce qui lui permet de fournir les vitres des fenêtres du Val de Grâce à Paris.

Il met également au point un procédé de fabrication de glaces miroirs, en s'inspirant du travail des maîtres verriers vénitiens. Venise concentrant l'une des plus grosses communautés verrières d'Occident (près de 3000 membres au milieu du XVI^e siècle).

Justement, pour affranchir la France de ce monopole, Colbert décide de créer en 1664 une Manufacture royale des glaces de miroirs de Venise, en débauchant des ouvriers vénitiens de Murano (île située dans la lagune au nord de Venise). Il donne le privilège royal de réalisation à Nicolas du Noyer, receveur du Taillon d'Orléans, qui installe son établissement en 1665 rue de Reuilly, dans le faubourg Saint-Antoine.

Mais une peine de mort est promise aux ouvriers vénitiens si leurs compatriotes découvrent qu'ils trahissent les secrets de la cité des Doges. En 1667, du Noyer se rapproche donc, sous l'impulsion de Colbert, de la manufacture de Tourlaville, lieu plus éloigné des espions potentiels, en plus d'offrir beaucoup de bois à proximité et peu cher, une rivière à commandement, du sable blanc pour la silice à quelques kilomètres, du varech en



La maison de la direction et l'ancienne chapelle des ouvriers verriers



A cet emplacement, rue de Reuilly, a été créée la manufacture royale de Glaces de Miroirs. En 1832, le site est vendu à l'armée qui y installe des régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, puis le tribunal des Armées de Paris. Aujourd'hui les bâtiments sont transformés en logements.

guise de fondant, du kaolin, et la mer comme moyen de transport.

Richard Lucas de Néhou s'associe à du Noyer, et une succursale de la manufacture royale s'installe ainsi à Tourlaville.

Sont construits alors des bâtiments pour la direction, des ateliers, des magasins, une chapelle, et un village se crée autour.

Le secret du processus vénitien finit par être percé et Richard Lucas de Néhou, secondé de ses neveux, Guillaume Lucas de Bonval et Louis Lucas de Néhou, améliore encore la méthode.

Devenue manufacture royale (à partir de 1674), la verrerie se consacre aux lentilles pour instruments d'optique et d'astronomie, notamment pour l'Observatoire de Paris jusqu'en 1686, et aux glaces à miroirs dont la qualité permet à Colbert d'interdire désormais celles de Venise.

A la mort de Richard Lucas de Néhou, en 1675, son neveu Guillaume Lucas de Bonval (v.1641-1721) lui succède à la direction de la manufacture jusqu'en 1720. Quant à son autre neveu, Louis Lucas de Néhou (1641 ou 1653-1728), il se consacre aux recherches pour améliorer les techniques de verrerie, et met au point vers 1688, un procédé de coulage qui permet d'obtenir des glaces plus grandes que par soufflage. Le coulage offre également l'avantage de limiter les graves complications de santé des souffleurs de verre.



Des grands miroirs qui participent à la mise en œuvre et à l'évolution du décor « à la française », la Grande Galerie du château de Versailles en est le parfait exemple.

Comme dans les petits appartements de la Reine, les grandes glaces du cabinet de la Méridienne.

Après le décès de Colbert en 1683, les deux manufactures, la compagnie des Grandes glaces de Paris (Thévard) et la manufacture des glaces de miroirs de Tourlaville, entrent en conflit du fait des empiètements réciproques sur leurs privilèges. Finalement, la fusion de ces deux manufactures est ordonnée par ordonnance royale.

Lors de la guerre de sept ans (1756-1763), les anglais qui s'étaient rendus maîtres de Cherbourg, ont menacé de destruction la Glacerie. Pour ne point exécuter le projet de destruction le général Anglais exigea une rançon de 20 000 livres qui fut réduite à 15 000 livres. La verrerie reprit ensuite son activité et fit même de nouveaux investissements. Environ deux cents ouvriers y étaient employés.

Mais après la crise révolutionnaire, les difficultés réapparaissent et s'aggravent : non seulement le bois de chauffage, mais le bois de charpente lui-même fait défaut. Bien que l'emploi de la houille eût été partiellement introduit à Tourlaville dès le milieu du XVIII^e siècle, la manufacture témoignait encore, un demi-siècle plus tard, d'une préférence marquée pour le chauffage au bois. Puis les glaces se vendant mal, il fallut ralentir la production. Finalement, par décision du 25 novembre 1799, l'établissement est supprimé.

Deux ans plus tard après cette première fermeture, la compagnie crut pouvoir, avec Pajot des Charmes, essayer d'y reprendre la fabrication. Malheureusement, la paix avec l'Angleterre était rompue à la fin du même mois et le travail des glaces, si péniblement repris à Tourlaville, languit une fois encore, à tel point qu'en 1806, la fabrication cessa.

Pendant plusieurs années, l'établissement ne fut consacré qu'à la fabrication des bouteilles et à celle du verre à vitres soufflé en manchons.

Vers 1820, une ultime tentative pour rendre à la manufacture sa prospérité d'antan, et fit de nouveau revivre le travail des glaces. C'est à cette époque que fut construit le nouveau poli, appelé le polissoir.

En février 1830, c'est l'arrêt de mort de la manufacture. Les associés autorisent le conseil d'administration à opérer la vente au détail ou en masse de l'établissement.

Depuis la Révolution, la Glacerie de Tourlaville n'était plus protégée par les privilèges royaux. La forêt de Brix presque anéantie ne pouvait plus fournir le bois. Et puis, la compagnie des glaces préférait concentrer son attention sur Saint-Gobain, mieux située pour le commerce.

Abandonnée puis remise en activité, on n'y fait plus qu'y polir les glaces apportées brutes de Saint-Gobain. Au printemps de 1864, divers particuliers achètent le matériel de la manufacture, qui est ainsi totalement détruite.

• Village historique des verriers

Le site de la Verrerie pourrait obtenir la classification « site patrimonial remarquable » car la conservation et sa mise en valeur présentent, au point de vue historique, un intérêt public pour le Cotentin.

C'est effectivement dans ce village, comme précisé plus haut, à l'époque dépendant de la commune de Tourlaville, que fut créée en 1665 une industrie de fabrication de miroirs, par la volonté de Colbert et le savoir-faire d'un gentilhomme verrier, Richard Lucas de Néhou, la **Manufacture Royale de Glace de Tourlaville**.

Sur le site de La Glacerie, on y trouvait tous les matériaux indispensables à l'industrie du verre.

Le combustible avec le bois de forêt de Brix, l'eau du ruisseau de Trottebec pour faire fonctionner les moulins, le varech pour produire la soude qui entre dans la composition du verre, non loin le port de Cherbourg pour acheminer les productions par voie maritime puis fluviale. De plus, cet endroit était suffisamment isolé pour protéger les secrets de fabrication.

À partir de 1655, Richard Lucas de Néhou dirige cette verrerie. Il la modernise, tout en diversifiant son activité avec des productions de cristaux, de verres à vitre et à lunette.

En 1667, La Glacerie devient manufacture royale des glaces à miroirs.

Avec son neveu, Louis Lucas de Néhou, il perce le secret de fabrication du verre blanc. Grâce à des opérations de lessivage des matières premières, le verre est transparent et perd cette couleur verdâtre...plus parfait que celui de Venise selon Colbert. Fort de ses recherches, Louis Lucas de Néhou, devenu directeur de la manufacture du faubourg Saint-Antoine, invente le coulage du verre, qui jusqu'alors était soufflé. Il est à l'origine de Saint-Gobain, fleuron de l'industrie française mondialement reconnu.

Le site de la manufacture se situe au pied de la colline rocheuse et boisée au sommet de laquelle avait été établi, quinze siècles auparavant, le vaste camp romain qui dominait la baie de Cherbourg, dans l'angle décrit par le Trottebec.

Un fourneau est placé dans une halle pour la réalisation de « verre commun plat » et dans une deuxième halle un autre four pour la fabrication de « glaces, verres et autres ouvrages de cristal ».

Un troisième bâtiment accueille le logement du maître et ouvriers, le quatrième est à usage d'écurie, le cinquième à usage de brasserie à bière, et dans le sixième est un moulin pour battre les matières propres à faire le verre. On y trouve également des magasins divers pour la terre, le sable, le grès. S'élevèrent également les logements du directeur, du commis aide de fabrique, du caissier, ainsi que la chapelle.

Ainsi, autour de cette manufacture qui a employé jusqu'à 486 ouvriers, avec tous ses bâtiments, tout un village s'est créé.

Des maisons d'ouvriers, comprenant invariablement un rez-de-chaussée et grenier au-dessus, s'alignèrent au sud dans le faubourg, près du Trottebec, tandis que d'autres s'accrochaient au flanc de la colline ou jusque sur les pentes de Bellevue, à gauche d'un sentier conduisant au hameau Truffert.

Les ouvriers bénéficiaient d'un sort enviable. Leurs femmes, qu'on appelait les Verriennes, se distinguaient par leurs toilettes achetées dans les merceries cherbourgeoises.

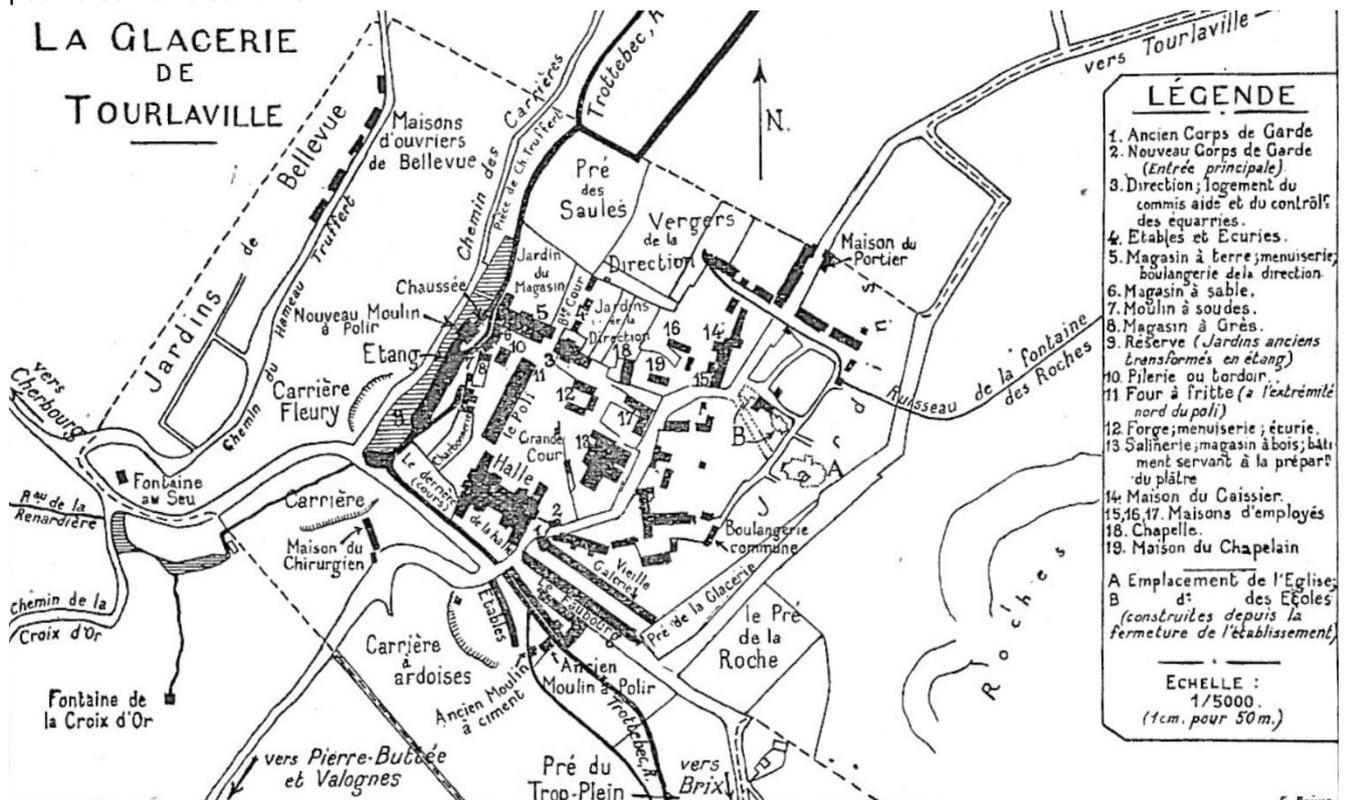
La manufacture entourée d'un mur s'accédait par deux entrées : au sud-ouest était la porte d'honneur, surmontée de l'écusson royal, et que l'on franchissait après avoir passé à gué le Trottebec.

Le corps de garde était situé dans l'avant-cour. Il fut remplacé par un nouveau corps de garde construit quelques mètres plus loin, à l'entrée des cours de la direction. Un petit campanile le surmontait dans lequel se trouvait la cloche d'appel des ouvriers.

Les portiers surveillaient les entrées et sorties des matériaux et marchandises. Ils s'occupaient à l'embauchage



des journaliers et des éplucheuses de terre, dont le directeur leur fournissait le nombre, tous les dimanches, pour la semaine suivante.



Plan extrait de l'ouvrage d'Eugène Boivin « Autour de La Glacerie de Tourlaville »

Les bâtiments étaient construits de bois et de terre, et donc le danger d'incendie était grand. Les portiers devaient donc s'assurer que les halles et les magasins avaient suffisamment de seaux pleins d'eau. Par la suite, une pompe à incendie beaucoup plus efficace fut installée entre la salinerie et la halle.



Le Trottebec à la sortie du convertisseur et de la machine à polir



Moulin polissoir

Les ateliers du doucissage et du polissage (travail manuel) qui se trouvaient derrière l'ancien corps de garde furent transférés au XVIII^e siècle dans un immense bâtiment construit en maçonnerie de moellon. Plus tard, un moulin à polir est installé sur la rive gauche du Trottebec, à 50 m au sud-est de l'entrée de la manufacture, permettant un travail moins fatigant pour l'ouvrier mais surtout plus rapide. Là, fonctionnait aussi le convertisseur, dont les énormes meules de granit broyaient les déchets de fabrication qui entraient de nouveau dans la composition du verre.

Au début du XIX^e siècle, un nouveau moulin à polir fut construit en aval du précédent, au-dessous du chemin des Carrières longeant le Trottebec.

Au nord de la zone du poli, le four à fritte, assez semblable à un four à pain, permettait la fusion des substances terreuses et salines entrant dans la composition du verre.

La partie centrale de l'enclos était occupée principalement par les logements du directeur et de ses collaborateurs. Prolongeant vers l'est la direction, s'élevaient les logements au commis aide de fabrique et au contrôleur. Un peu plus à l'est, un bâtiment compre-



Bâtiment de la direction, bureau et administration



Maison de l'argentier (l'ex presbytere)

nant la maison du caissier (l'argentier-payeur), qui servit de presbytère.

Un peu à l'écart, la chapelle des verriers, avec son clocheton, dont la cloche appelait matin et soir les ouvriers à la prière, et, chaque dimanche aux offices, servait également de lieu de rassemblement, après la messe, pour entendre les ordres venus de Paris.



Maison de directeur & chapelle d'ouvriers verriers



Chapelle des ouvriers verriers

Le chapelain vivait dans une modeste maison, couverte de paille, entre la chapelle et la maison de l'argentier-payeur.

Lors de la guerre de sept ans (1756-1763), la manufacture a failli être détruite par les Anglais. Après la Révolution, n'étant plus protégée par les privilèges royaux, elle rencontre des difficultés et une première fermeture intervient en 1799, puis après une tentative de reprise, elle est définitivement fermée en 1830.

En 1834, la manufacture est mise en vente en plusieurs lots. Les bâtiments de la manufacture échurent à messieurs Langouland, Legrand et Levallois.

Quant à la chapelle, qui avait été restaurée en 1818, elle resta à un marchand fripier de Cherbourg.

Aussitôt leur acquisition faite, les acheteurs s'empressèrent de démolir les anciens bâtiments de la Glacerie. La chapelle eut un peu de répit mais ses portes fermèrent définitivement jusqu'au moment de l'édification de la nouvelle église, élevée en 1846. Ainsi, la chapelle devenue silencieuse, s'éteignait à tout jamais le dernier écho de l'existence de l'ancienne manufacture.

Dans deux des maisons des verriers fut installé un musée, inauguré en octobre 1913, dont les collections ont été constituées avec soin par le premier maire de la commune, M. Menut. Il est hélas bombardé pendant la Seconde Guerre mondiale détruisant une grande partie des collections. Le fronton que l'on aperçoit sur le pignon est exposé au nouveau musée.

Le 20 avril 1944, l'aviation alliée voulant bombarder un site allemand, manqua sa cible et le village de La Glacerie fut violemment touché.



L'ancien musée



fronton de la Manufacture Royale de Tourlaville



Le site de la manufacture aujourd'hui : village de la verrerie



• Musée Connaissance du Cotentin (XX^e)

L'écomusée Connaissance du Cotentin, communément appelé musée de La Glacerie, est l'héritier du premier musée de la manufacture des glaces, fondé par Henri Menut (1841-1924), maire de Tourlaville puis premier maire de La Glacerie (de 1901 à 1919).

Cet ancien musée, consacré à la verrerie, en lien avec la manufacture royale des glaces, avait été créé dans l'ancienne maison d'un maître-verrier, au village de l'Eglise.

Ouvert en septembre 1913, il ferme ses portes



pendant la Seconde Guerre mondiale, et est bombardé le 20 avril 1944 faisant 17 victimes et réduisant en cendres une grande partie des collections.

En 1976, naissance de l'association des Amis du Musée pour recréer un musée sur la forêt, le schiste et la verrerie.

En 1985, le nouveau musée créé dans une ferme rachetée par la commune au hameau Luce, rouvre sous l'impulsion d'Edmond Cottenceau (1929-1982), enseignant de profession, et entrant par son mariage, dans la famille d'Olympe Oury qui fut directeur de la Manufacture des glaces, puis de Bernard Hue (décédé) qui poursuivra son œuvre.

En 1991, un deuxième bâtiment de la ferme est aménagé. Depuis 2009, du vieux matériel agricole est exposé dans une remise.

Une maquette réalisée entre 1980 et 1982 par les élèves du collège Émile-Zola présente ce que fut la manufacture. Elle est restaurée durant l'hiver 2018-2019 par les bénévoles de l'association RMC50 au prix de 500 heures de travail.



Des débris seront sauvés le fronton de la manufacture et la cloche de la chapelle des verriers



• Château des roches (XIX^e)

Surplombant le village de la Verrerie, à l'orée du bois des Roches, le château des Roches a été transformé en espace d'accueil et de services, en club house pour le golf de La Glacière.



Faute d'avoir pu le développer au-delà des 9 trous, les propriétaires vendent le domaine à la ville de Cherbourg-Octeville en 2002.

En 2011, la commune fait l'acquisition de 29 hectares de terres agricoles en lien avec la Safer (dont 4 pour compenser des agriculteurs de la perte de terres équivalentes... comme ce fut le cas pour le golf de la Côte des Isles).

Des travaux d'agrandissement devaient être engagés dès 2012, pour accueillir un parcours de 18 trous.



A ce jour, le golf ne propose que 9 trous, l'extension étant toujours d'actualité, semble-t-il.



Le golf de Cherbourg-La Glacière domine la ville et la rade de Cherbourg en Cotentin

- **Manoir de la Fieffe (XVI^e)**

L'histoire du manoir de La Fieffe est liée à celle du château des Ravalet, aussi connu sous le nom de château de Tourlaville. Les deux bâtiments ont été construits vers 1560 par Jean II de Ravalet (1549-1604), figure marquante des seigneurs de Tourlaville. Aîné de la famille, ecclésiastique, Jean reçoit la charge d'abbé commendataire de Hambye à l'âge de 12 ans, en récompense des services rendus par son père au roi Charles IX (1550-1574) durant les guerres de la Ligue. Il devient grand vicaire de l'évêque de Coutances, puis chanoine et grand chantre de la cathédrale. Humaniste, il contribua par son financement au rayonnement du collège de Coutances.



Du XVI^e siècle au milieu du XIX^e siècle, le manoir de La Fieffe a les mêmes propriétaires que le château de Tourlaville. Passée des Fouquet de Réville aux Clérel de Tocqueville, la Fieffe est vendue le 1^{er} février 1838 par Alexis de Tocqueville (1805-1859), l'illustre penseur politique, à deux frères de Cherbourg, Antoine et François Pierre.

Leurs descendants revendent la propriété à un certain Aimable Huet, dont l'un des enfants, l'abbé Joseph Huet, devient vicaire de la cathédrale de Coutances. C'est lui qui procède à l'agrandissement du manoir en respectant l'architecture initiale de bâtiment. Ainsi, à trois siècles d'écart, deux abbés auront marqué l'histoire de la Fieffe.

La propriété revient par succession à l'Amiral Lemonnier (1896-1963), chef d'état-major général de la Marine pendant la Seconde Guerre mondiale. Après avoir exercé les plus hautes fonctions, ce militaire d'exception se retire à la Fieffe, où il meurt en 1963.

Depuis 2012, les nouveaux propriétaires l'ont transformé en chambres d'hôtes. Ils ont associé leurs talents pour faire de cette belle demeure un havre de sérénité et du jardin, le rendez-vous des amateurs de découvertes botaniques.

Par arrêté du 15 juin 1977, les façades et toitures du manoir et des communs ainsi que la cheminée de la grande salle du rez-de-chaussée et des deux chambres au premier étage ont été inscrites au titre des monuments historiques. L'ensemble possède également une chapelle, une cidrerie et une boulangerie. L'escalier intérieur est en pierre de Caen. A l'étage, la salle abrite une cheminée du XVI^e siècle coiffée d'une fresque.

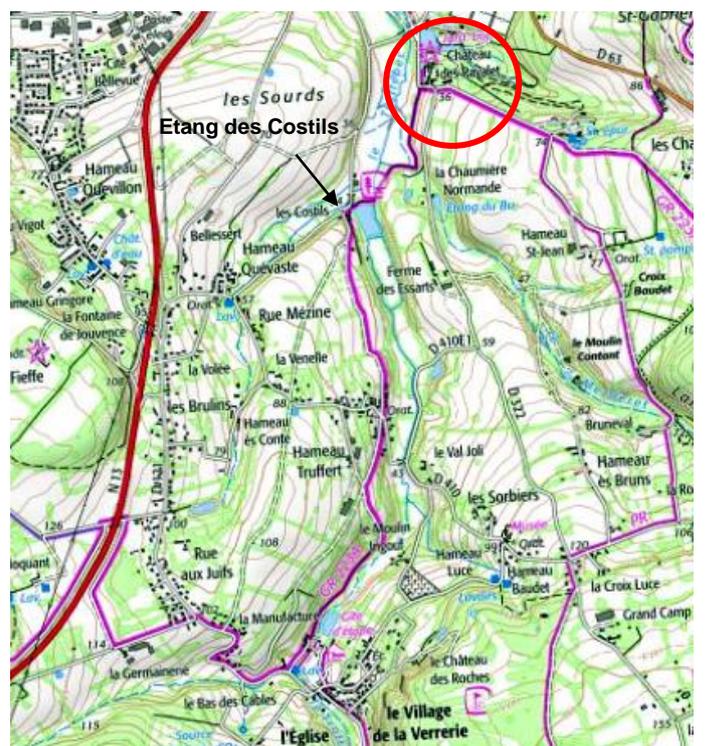


- **Domaine du château des Ravalets**

Le domaine du château des Ravalets, connu aussi sous le nom de château de Tourlaville, se situe en partie sur le territoire de La Glacerie. Le château est à environ 500 mètres de l'étang des Costils qui est sur la commune de la Glacerie.

Le château construit en 1562, est très représentatif de la Renaissance cotentinaise. Il a été modifié avec le parc, dans la seconde moitié du XX^e siècle, à partir de 1859, par la famille de Tocqueville (ajout de deux niveaux de combles et décor intérieur).

Alors qu'il existait un parc Renaissance avec ses douves, le parc est redessiné par René de Tocqueville (1834-1917), ancien officier. Après avoir servi en Afrique et en Asie, il fait venir des plantes exotiques : eucalyptus, bambous, palmiers, fougères arborescentes, camélias, géranium, etc. Il dessinera également le réseau hydrographique du parc avec ses rivières, étangs et bassins et installera, sur le Trottebec, une usine électrique lui permettant d'illuminer les réceptions qu'il donne sur la pelouse du parc, où ses invités peuvent en été déguster des ananas et bananes



provenant des serres toutes proches, construites entre 1872 et 1875.

Propice à la promenade, ses sentiers sinueux conduisent à une vaste prairie bordée d'espaces naturels.

Ce parc, acquis par la ville de Cherbourg est devenu jardin public en 1935. La tempête de 1987 a provoqué de gros dégâts.

Le site, classé, est inscrit au pré-inventaire des jardins remarquables.



• Etang des Costils

L'étang des Costils alimenté par le Trottebec se situe au nord de la commune de La Glacerie, au sud du château des Ravalet.

Avec les douves bordant la cour d'honneur et les communs à l'ouest, l'étang au nord, le bassin rectangulaire à l'est, le bief d'amenée d'eau avec ses ouvrages, l'étang des Costils est un élément du système hydraulique alimentant le château.

Grand d'un ½ hectare, on y trouve des perches, des tranches, des gardons, des truites, etc. Il est géré par l'association La Truite cherbourgeoise qui y organise régulièrement des concours de pêche.



• Vallée de Quincampoix

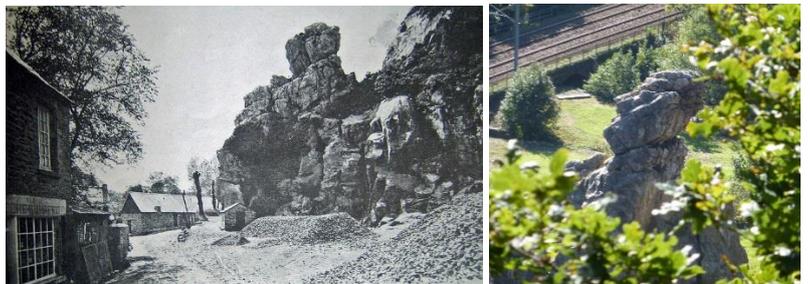
La vallée de Quincampoix, où la Divette y a creusé son lit, se forme à hauteur de Martinvast, dont elle constitue la limite nord-ouest, puis s'étend entre La Glacerie et Cherbourg-Octeville, qui forment ses deux versants, pour aboutir à Cherbourg, au pied de La Roche Qui Pend (en face de la Roche au Renard).

Elle fut longtemps un lieu de promenade apprécié des habitants de Cherbourg. Avant la Seconde Guerre mondiale, et un peu après, on y trouvait des guinguettes dans lesquelles les Cherbourgeois aimaient à venir se divertir. Dans les années 1950 et 1960, Les Rosiers et À Robinson organisent régulièrement des bals.

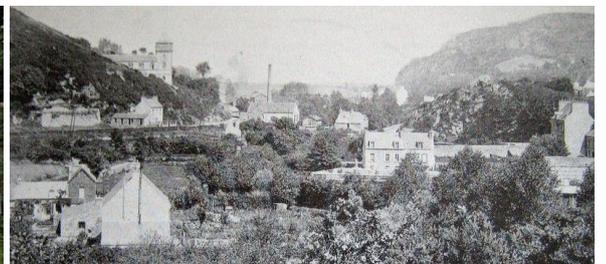
On compte jusqu'à sept moulins entre Cherbourg et Martinvast. Vers 1920, il n'en reste qu'un seul, le moulin Lucas, qui a absorbé tous les autres. Il devient moulin Le Thullier en 1922. Il cesse son activité vers 1973.



Rue de la Roche Qui Pend



La Roche Qui Pend



Au début du XX^e siècle, le nombre d'habitants augmente et on équipe la vallée de l'eau potable, puis de l'éclairage électrique.

En 1922, la construction du dépôt de locomotives vient quelque peu saccager le paysage, « provoquant l'indignation des habitués ». Ce hangar, abandonné par la SNCF, est occupé de 1988 à 1990 par un espace de loisirs et d'animation nommé *Cherbourg-Land*.

En 2006, la Communauté urbaine de Cherbourg y a construit une usine de traitement des eaux de la Divette, d'une capacité de 26 000 m³ par jour.

Notons que la vallée est souvent impactée par la crue de la Divette.



- **Ancien tunnel de la Roche au Renard**

Les travaux de la ligne de chemin de fer Paris-Cherbourg ont débuté en 1853. Ceux de la section Caen-Cherbourg n'ont commencé qu'en 1857, et mise en service le 14 juillet 1858. La gare de Cherbourg est inaugurée le 4 août suivant par Napoléon III.

Pour sortir de Cherbourg avant d'emprunter la vallée de Quincampoix, la ligne ferroviaire empruntait un tunnel, creusé sur le territoire de la commune de La Glacerie, au lieu-dit la Brunerie, au niveau de la Roche au Renard, d'où son nom, tunnel de la Brunerie, ou tunnel de la Roche au Renard.

Il s'agissait d'un édifice à deux voies, long de 282 mètres. A l'époque, il était le seul tunnel ferroviaire du département.

Durant la Seconde Guerre mondiale il est détruit par les Allemands.

A la libération, les Américains choisissent de le remplacer par une tranchée à ciel ouvert pour remettre en état au plus vite la voie ferrée, afin de ne pas retarder le ravitaillement des armées alliées.



Ouverture de la tranchée à ciel ouvert



Puis il faut attendre le déchargement au port de Cherbourg des locomotives neuves et des wagons en provenance d'Angleterre ou des Etats-Unis et la fin de l'année 1945 pour que la circulation normale des trains soit rétablie.

En novembre 1963, les locomotives Diesel AIA-AIA 68 000 remplacent les *Pacific-état* à vapeur... La dernière locomotive à vapeur est construite en France en 1953, et le 29 mars 1974, la locomotive 141 R 420 assure le dernier convoi de marchandises en France entre la gare de Béning et celle de Sarreguemines. Aujourd'hui, les locomotives à vapeur roulent toujours, dans le cadre de trains touristiques pour un voyage dans le passé.

- **Hippodrome de La Glacerie (XX^e)**

L'hippodrome de La Glacerie couvre 18 hectares avec une piste en sable de 1 200 mètres de long et 23 mètres de large. Il est équipé de boxes et de stalles.

Il remplace l'hippodrome Saint-Gabriel qui était situé sur la lande Saint-Gabriel à Tournaville, et qui avait été conçu en 1931 sur les plans de l'architecte René Levavasseur.

Inauguré le 27 mai 1990, l'hippodrome de La Glacerie est équipé aussi de tribunes et restaurant depuis 2009, avec bar panoramique, ouverts les jours de course.

Il est géré par la Société des courses de Cherbourg.

la piste de première catégorie nationale de l'Hippodrome de Cherbourg-en-Cotentin offre un sport-spectacle de haut niveau et divertissant pour toutes les générations !

Une dizaine de fois par an de février à juin puis de fin août à début novembre, les journées hippiques de l'Hippodrome de Cherbourg-en-Cotentin – Cherbourg rassemblent plus d'une centaine de trotteurs associés à des pilotes drivers et jockeys de premier plan national, européen ou même mondial.

Franck Nivard, Jean-Michel Bazire, Eric Raffin, Jos Verbeeck, Pierre Levesque, Jean-Etienne Dubois, Jean-Philippe Dubois, Jean-Claude Hallais... : tous les plus grands professionnels se sont imposés sur cette piste sélective qui a été foulée par cinq futurs vainqueurs du mythique Prix d'Amérique en seulement 25 ans d'existence !



- **Théâtre des miroirs**



Le théâtre des Miroirs à la Maison des Arts se situe dans le quartier des Rouges Terres, rue Martin Luther King. Ouvert en 2001, ce théâtre, moderne, fonctionnel et modulable de 200 places assises à 490 debout propose une programmation attrayante et variée, croisant le cirque, la comédie, la danse, l'humour, les concerts, les classiques, etc.

- **Source des Roches**
(Source des Oiseaux, ou Source Giot)

Jules Louis Théodore Giot (1848-1922), né à Néhou, employé de brasserie de son état, a acquis en 1880 une fabrique d'eau gazeuse, rue de la Duché à Cherbourg. Dix-neuf ans plus tard, il met au jours plusieurs sources au lieu-dit « le Chant des Oiseaux », sur la future commune de La Glacerie.

Il procède immédiatement à des travaux de captage et de canalisation. De gros investissements sont consentis, et des efforts considérables concernant l'hygiène sont engagés pour garantir une eau pure, légère, à la qualité irréprochable.

Cette eau de roche concurrence avantageusement l'eau puisée dans la Divette, soupçonnée de propager la typhoïde. La pureté de l'eau ainsi canalisée dans des tuyaux en fonte, conditionnée en bouteilles de grès ou en bonbonnes, et la modernité de l'installation offrent une image d'hygiène et de santé. Cette eau ne tarde pas à révéler ses bienfaits, notamment digestifs.

En 1920, un système de distribution se met en place, avec notamment la tonne en ciment du père Philippe qui arpente les rues de Cherbourg en criant tout en agitant une clochette : « Qui veut de la bonne eau de la source des oiseaux ? », et les bouteilles en grès expédiées à travers la France et jusqu'en Indochine.

La source est rachetée en 1964 par Claude Lelong, qui entreprend d'automatiser toute la chaîne de production. Du lavage des bouteilles à l'embouteillage, une dizaine d'ouvriers y sont employés. Une modernisation décisive pour le rayonnement de l'usine sur tout le département, avec une production devenue industrielle assurant un à deux millions de bouteilles par an. Les débouchés sont nombreux. À la table des cantines des écoles, de l'Arsenal ou des collectivités, c'est de l'eau de la Source des oiseaux qui est servie.

En 1983, Didier Lelong prend la succession de son père. Dix ans plus tard, il vend la chaîne d'embouteillage et revient à une production artisanale d'eau et de limonade Super Roch' (très appréciée des enfants) de 200 000 l et propose un système d'embouteillage libre-service.

La Source des oiseaux, appelée aussi Source Giot, fermera ses portes à la fin de l'année 2003.

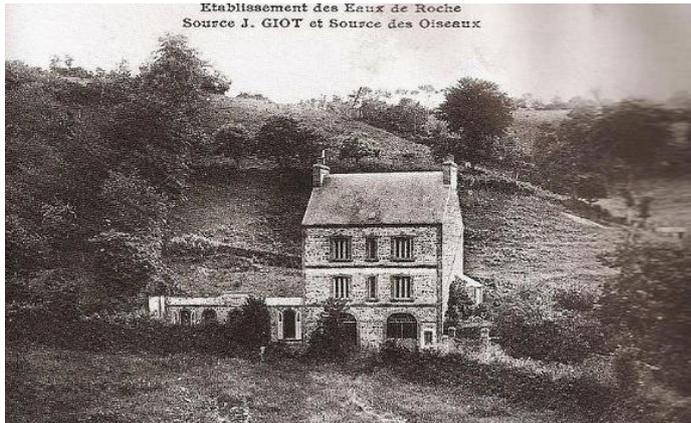
Transformée en maison d'habitation, elle a ensuite abrité un traiteur, un restaurant-



Les réclames de l'époque chantent les vertus de cette eau de roche.



dancing, une pizzeria, et aujourd'hui, les bâtiments accueillent un centre de remise en forme « Vitality SportClub ».



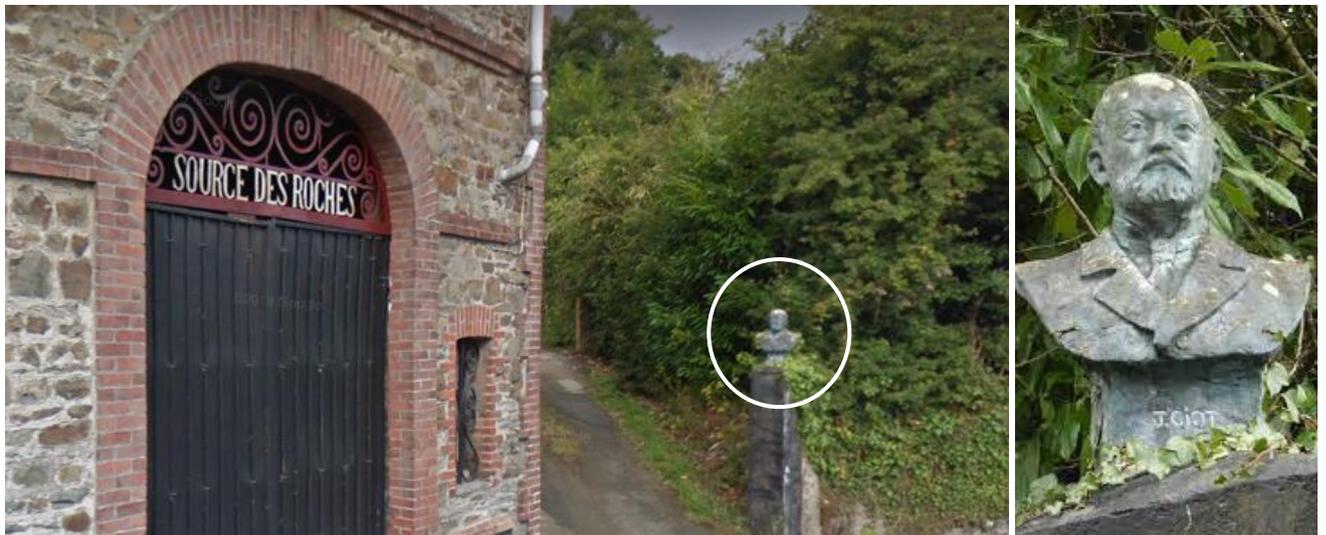
Bâtiments d'hier



Bâtiments d'aujourd'hui (2018)

Dans ce secteur, il y avait plusieurs sources mais toutes privées et inaccessibles. Au début du XX^e siècle, A. Noël, propriétaire d'une source décida de la mettre à disposition du public.

Chaque année, une fête de la Bonne Eau était organisée en hommage à ceux qui mirent leur source à disposition.



Buste de Jules Giot sur le muret à l'entrée du chemin menant à la cour de derrière

Cours d'eau & ponts

- **La Divette** ou anciennement l'**Yvette** est un fleuve côtier qui prend sa source sur la commune de Briqueboscq, en amont du village de Hertot.

La longueur de son cours d'eau est de 27,6 km. Depuis Briqueboscq, la Divette traverse les vallées herbeuses de la Hague en passant à Sotteville (parc du château), Virandeville, Teurthéville-Hague, Sideville et Martinvast, jusqu'à Octeville et La Glacerie, formant la vallée de Quincampoix, avant de longer l'avenue de Paris à Cherbourg, et d'y recevoir le Trottebec au pont du Roule, pour se jeter dans le canal de retenue et l'estuaire naturel que forme le port de Cherbourg.

A cet endroit, son tracé a d'ailleurs été modifié par les aménagements portuaires et urbains des XVIII^e et XIX^e siècles. La rue de l'Ancien-Quai et la place Divette, en centre-ville témoignent de ce changement. C'est là que se trouvait le port au Moyen Âge et à l'époque moderne. Le bassin de retenue avait été aménagé au XIX^e siècle, en raison des marées qui remontaient dans le lit du fleuve et inondaient constamment les anciennes « mielles » (zone sableuse et marécageuse) urbanisées à partir des années 1820. Jugé inutile, il a été comblé en 2005 et son emplacement a été urbanisé.

En décembre 2010, elle provoqua une inondation « historique » de la vallée de Quincampoix et l'avenue de Paris, sous 1,20 à 2 m d'eau.

Elle fournit une grande partie de l'eau potable de la communauté urbaine de Cherbourg. L'ancienne usine des eaux de la Fauconnière, construite dans les années 70, a été remplacée en 2006 par une nouvelle usine.



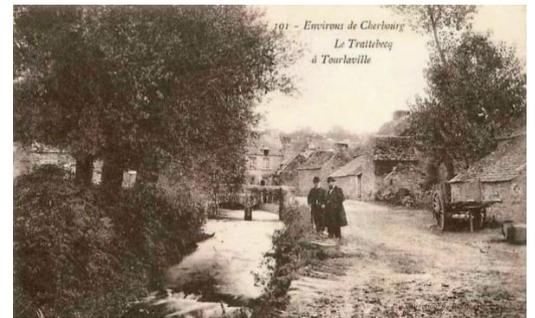
La Divette au village artisanal du Moulin Letullier

- **Le Trottebec**, nom venant de deux mots scandinaves Trott (mélancolique ou triste) et Bec (ruisseau), prend sa source à Brix dans le bois de l'Hermitage, à la roche au chat.

Long de 13 km, il matérialise la limite administrative des communes Brix et Le Mesnil-au-Val, Brix et La Glacerie, la Glacerie et Tollevast. Il traverse Tourlaville et se jette à Cherbourg dans la Divette.

Il n'a plus aujourd'hui le caractère utilitaire qu'il eut par le passé. En effet, jusqu'au siècle dernier on construisait sur ses berges des moulins à huile, à grain, des scieries ou des lavoirs.

Avant de se perdre dans l'agglomération cherbourgeoise, le Trottebec traverse un vallon humide aux pentes douces. Sur sa rive droite, se dresse le château de Tourlaville. Cette vallée est inscrite MH depuis le 15 avril 1983.



Le Trottebec à Tourlaville

Lavoirs, Fontaines, Sources, Etangs...

Longtemps, la lessive s'est faite au bord de la rivière sur une pierre inclinée ou une simple planche et sans abri. A la fin du XVIII^e siècle, un besoin d'hygiène croissant se fait tenir à cause de la pollution et des épidémies. On construit alors des lavoirs, soit alimentés par un ruisseau, soit par une source (fontaine), en général couvert où les lavandières lavaient le linge. Certains étaient équipés de cheminées pour produire la cendre nécessaire au blanchiment.

Le bord du lavoir comportait en général une pierre inclinée. Les femmes, à genoux, jetaient le linge dans l'eau, le tordaient en le pliant plusieurs fois, et le battaient avec un battoir en bois afin de l'essorer le plus possible. En général, une solide barre de bois horizontale permettait de stocker



le linge essoré avant le retour en brouette vers le lieu de séchage.

Il fallait trois jours pour laver le linge et trois passages obligés : le purgatoire, l'enfer et le paradis. Le premier jour, trempant dans la lessive, les saletés du linge sont décantées comme les péchés au purgatoire.

Le deuxième jour, le linge est battu et frappé comme les punis en enfer. Le troisième jour, le linge, rincé et essoré, retrouvera sa pureté originelle comme au paradis.

Ainsi, témoins des grands et petits moments de nos villages, les lavoirs évoquent le souvenir d'une époque révolue et rappellent le dur labeur de nos mères et grand-mères. Le lavoir est un lieu éminemment social dans chaque village. C'est l'endroit où les femmes se retrouvaient une fois par semaine et où elles échangeaient les dernières nouvelles du village, voire de la région... Ils font partie du patrimoine culturel de nos hameaux, ils méritent d'être conservés.

Sur le site « *Lavoirs de la Manche* », douze lavoirs sont repertoriés dans la commune de La Glacerie : rue de la Roquette (D122) ; carrefour rue Lansonneur / chemin de La Loge ; carrefour Vallée de Quincampoix / rue du Langue ; chemin du hameau ès Contes ; hameau Luce ; hameau Quevastre, hameau Quevillon ; hameau Truffert ; rue du Bel Air la Loge ; rue ingénieur Bertin ; hameau Vigot ; village de l'église.



Rte de la Roquette



R.Lansonneur / ch. de La Loge



Val Quincampoix / r. du Langue



Chem. du hameau ès Contes



Hameau Luce



Hameau Quevastre



Hameau Quevillon



Hameau Truffert



Rue du Bel Air la Loge



Rue ingénieur Bertin



Hameau Vigot



Village de l'église

Croix de chemin & calvaires, oratoires.

Les **croix de chemin et calvaires** se sont développés depuis le Moyen-âge et sont destinés à christianiser un lieu. De formes, de tailles et de matières variées (tout d'abord en bois, puis en granite, aujourd'hui en fonte, fer forgé ou en ciment), ils agrémentent aussi bien les bourgs et les hameaux que les routes de campagne et symbolisent l'acte de foi de la communauté.

Elles se multiplient à partir de 1095, date à laquelle le droit d'asile est étendu aux croix de chemins qui ont alors un double rôle de guide (croix de carrefour implantées à la croisée des chemins guidant le voyageur) et de protection et de mémoire (croix mémoriales).

Certaines d'entre elles pouvaient être sur la voie des morts : de la maison du défunt à l'église, le convoi funéraire s'arrêtait à toutes les croix pour réciter quelques prières et permettait une pause aux porteurs de la bière.

Elles servaient également de limite administrative, par exemple pour délimiter les zones habitables d'un bourg devant payer certaines taxes...

D'autres croix ont été érigées à la suite d'une initiative privée, souvent par une famille aisée qui voulait à la fois affirmer sa foi et protéger les siens.

On peut distinguer ce type de croix des précédentes car on y gravait le nom de la famille commanditaire. Parfois, on y trouvait même un blason.

L'oratoire constitue davantage qu'un lieu de culte ; c'est aussi un lieu de remerciement et d'offrande avec l'espoir en retour de la protection du saint auquel il est dévoué... En travaillant dans les champs, les paysans pouvaient y venir se recueillir auprès d'un saint patron et s'adonner à une prière sans pour autant se rendre à l'église. C'est une manière de confier au Seigneur le travail des champs et la future récolte.

Croix de cimetière (XVII^e)



Oratoire hameau Luce



Oratoire de La Roquette



Croix Luce (XVII^e)



Oratoire hameau Truffert (XV^e)

Communes limitrophes & Plans



Cherbourg-Octeville

Martinvast

Martinvast

Tollevast

Tourlaville



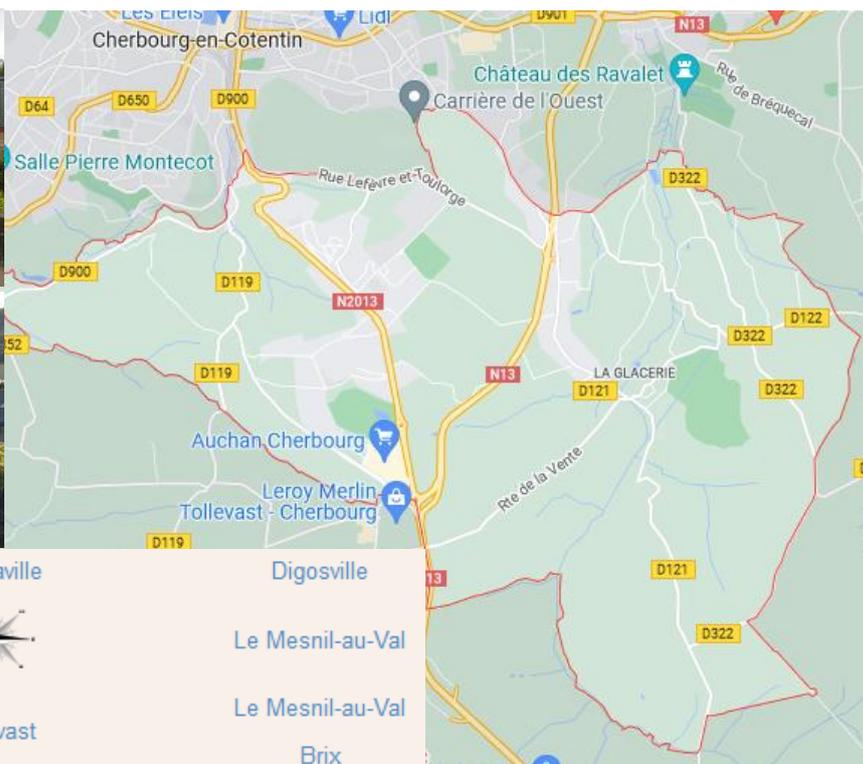
Tollevast

Digosville

Le Mesnil-au-Val

Le Mesnil-au-Val

Brix

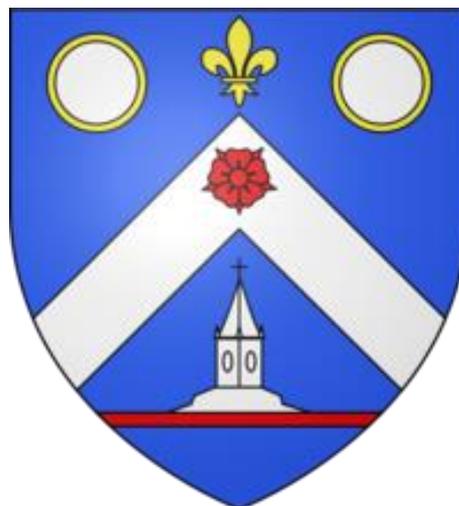
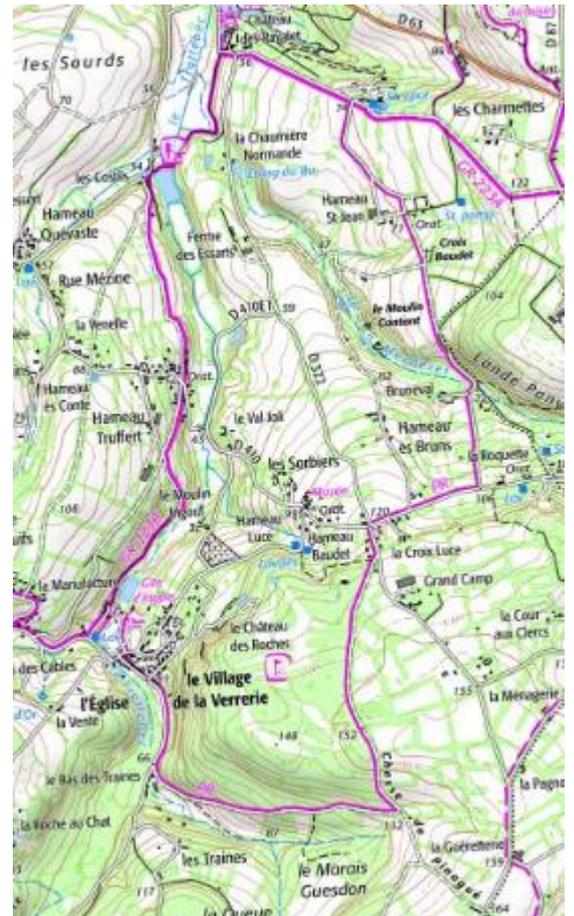


Randonner à La Glacerie

- Le circuit ci-contre en suivant le cours du Trottebec, (GR223A) permet de découvrir les secrets du patrimoine local, tels, le village de la Verrerie, l'étang des Costils, le château des Ravalet et son immense parc, le musée Connaissance du Cotentin (hameau Luce), le golf de La Glacerie et le château des Roches...



- Ou tout autre circuit à la discrétion des guides.



Sources

Divers sites internet, notamment Wikimanche et Wikipédia ; 1944 la bataille de Normandie - la mémoire ; Beaucoudray.free ; Centre international du vitrail ; Châteaux de France ; Commune de Cherbourg en Cotentin ; Commune de Couville ; Coutances Catholique ; DDay Overlord ; DREAL Basse-Normandie ; Généanet ; La Presse de la Manche ; Lavois de la Manche ; Manoir de la Fieffe ; Monumentum ; Normandie Tourisme ; Notes historiques et archéologiques (le50enlignebis) ; Observatoire du Patrimoine Religieux ; Open Edition / verriers altarais et vénitiens, XVI^e-XVIII^e siècle ; Ouest-France ; Remparts de Normandie ; Verre-online / Le temps des privilèges ; ...

Ouvrages & documents : "601 communes et lieux de vie de la Manche" de René Gautier ; "Autour de La Glacerie de Tourlaville" de Eugène Boivin ; "Le temps des privilèges / Des gentilshommes verriers..." de Dominique Dabs ; ...

Remerciements à : Mme Leroy, chargée de communication Cherbourg-en-Cotentin ;